

Amour conjugal

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 36

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Amour conjugal.

Lors de la grande effervescence républicaine qui agita l'Allemagne en 1848-49, le général Wrangel (qui n'était pas encore *der ole Wrangel*) faisait aux malheureux démocrates une chasse impitoyable.

Le général avait surpris et entouré je ne sais plus quelle localité en insurrection; les troupes de l'ordre gagnaient du terrain et les malheureux insurgés n'avaient aucune merci à espérer, quand une circonstance imprévue vint faire diversion: Une lettre anonyme, portant le timbre de Stettin, résidence de la famille du général, lui fut apportée par la poste. De cette lettre il résultait que, si le général donnait suite à sa victoire, les démocrates de Stettin pendraient sa femme à la lanterne!

Après avoir lu l'écrit en question, le général fait appeler son fils alors lieutenant sous ses ordres et, lui donnant la lettre, dit: *Eh! bien, je suis curieux de voir ce qu'ils feront.*

Le fils, moins philosophe, demande en grâce un congé qui lui est accordé, part et arrive à Stettin sans perdre un instant. Pendant son voyage, la victoire du papa était parachevée, les démocrates fusillés, pendus, incarcérés, comme le méritent ceux qui gênent le *droit divin*; et le télégraphe en avait apporté la nouvelle à Stettin avant l'arrivée du lieutenant. Néanmoins la maman n'avait point été molestée, et, au bout de quelques jours, il devint évident que la menace anonyme n'était que de la fanfaronade.

Le fils rejoint l'armée, annonce cette bonne nouvelle à son père, qui lui répond: *Eh! bien, tu le vois! Il n'y a pas moyen de se fier à ces canailles de démocrates.*

Lè râinès d'avelhiès.

— Quin novè pè Lozena, Jean-Louis?

— Oh! lài font pas grand pussa. Portant coumeint n'étiâ à la Crâi fédérala, tsi Peytrequin, qu'on bévessâi on litre, n'ein vu passâ dou gendarmes qu'ein menâvon ion qu'avâi lè menottès et que n'avâi pas l'ai d'allâ à noce.

— Ouai! et qu'avâi-te medzi?

— Oh lo coquin, l'é bin recognu, l'étaî cé coo qu'a passâ perquie l'autra demeindze, que veindâi dâi râinès d'avelhiès d'Etalie, que ia bounadrâi dè dzeins qu'ein atsiton, compto po crâisi lè racès, tot coumeint on fâ po lè tsévaux avoué cliâo z'étalons que lo gouvernèment fâ veni pè l'Or; et parè que lo mâ est bin dè pe dâo avoué cliâo z'Etaliénès. Adon cé individu, que n'est que n'eindieujào avâi veindu dè cliâo râinès à dâi dzeins dè pè Lozena, mâ pas petout dein lè bènès, cliâo tsancrès dè bêtes ont étranliâ totè lè z'avelhiès, que cein a fé onna boutséri pi qu'à Valaire quand lè z'avelhiès dè Vallorbès lài vegnont, et ma fâi lè dzeins qu'ont dinsè z'u lâo thêlo massacrâ ont portâ plieinte contrè cé gaillâ, et on l'a encoffrâ.

— Coumeint diabe cein va-te que cliâo râinès ausson dînsè tiâ lè z'avelhiès; se l'aviont tiâ lè bor-

dons, eh bin vouaiquie; mâ lè z'avelhiès! et lo gaillâ que lài pào-te?

— Cein que lài pào! lo larro fasâi coumeint lè Juï avoué lè vilhès rossès: pregnâi dâi grossès vouépès, que passavè ein couleu, et veindâi cein po dâi râinès!

— La tsaravouta!

CE N'EST PAS LA DANSE

III

Car cette maxime jaculatoire, cette réminiscence de la chaire était devenue pour elle une source inépuisable d'épigrammes. Elle s'en servait comme d'un exorcisme à toutes fins.

Cependant une expression négative ne suffit pas pour faire absolument le bonheur. Il faut au moins quelque chose avec, et qui s'affirme; ce qui est naturel à ses lois. De sorte que des regards sournois et inquisiteurs de l'un comparés aux manières si discrètes de l'autre naquit un contraste qui avait mis en arrêt les pensées de Gloriette, en les fixant sur un point auquel, pour son compte, elle n'avait jusque-là guère songé.

L'auteur légitime du boiteux n'était pas précisément un ivrogne, mais un homme qui aimait à boire, animalement; et pour couper court aux chômages, il ne dégraisait plus. L'ébriété de chaque jour continuait celle de la veille, sans lacune. Il en résultait que, cet état étant devenu normal, pour les extras, il fallait augmenter la dose, et que, dans ces occasions-là, Jacquot fils était obligé de ramener Jacquot père du cabaret.

Un soir de ce même été qu'ils rentraient ainsi, l'un convoyant l'autre, et qu'il leur fallait passer devant la maison du forgeron, celui-ci, en tablier de cuir, se trouvait précisément dehors, sur le pas de sa porte; Julien, qui venait sans doute de faire une emplette, causait avec lui, et Gloriette, accoudée à mi-corps sur le volet d'en bas de la boutique, montrant son buste comme dans un cadre, complétait le trio.

Pour le boiteux, chez qui l'amour-propre à cette vue parla plus haut que l'amour filial, c'était un passage désagréable à franchir.

Jacquot père, au contraire, avec cet instinct rabacheur de l'homme ivre, se planta devant le groupe dans l'intention de commencer un discours. Mais la première difficulté, en s'arrêtant, ayant été de se mettre d'abord en équilibre, l'homme solide eut le temps de lui dire d'un ton de bonhomie:

— Eh bien! voisin, ça ne va donc pas mieux?

— « Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe droit son chemin... répliqua le pochard en se donnant un coup de poing dans la poitrine, ce qui lui fit perdre de nouveau son aplomb.

Alors Gloriette, qui ne savait guère retenir sa langue, et d'ailleurs n'en éprouvait nul besoin, dit tout haut, bien que pour elle-même:

— Oh! ça, c'est pas la danse!...

L'esprit orgueilleux du beau bancal se sentit piqué de cette plaisanterie, sans toutefois oser répliquer à celle qui en était l'auteur. Mais Julien connaissait le refrain. Il avait ri aussi. Et le boiteux s'en prit à lui avec une méchanceté d'autant plus empressée qu'il n'était pas seulement vexé, mais jaloux. Ce rire d'accord lui sonnait mal aux oreilles.

— Hé! musicien d'église, parce que tu sers la messe, faut pas te moquer de ceux qui ont levé un peu trop le coude. Le restant des burettes de M. le curé ne se vide pas non plus tout seul. Mais du vin de sacristie, ça ne monte pas à la tête, pas vrai? Ça descend par où ça coule...

Il ricana à son tour mais sans écho.

Quant au pochard, inconscient de l'épisode, il répéta fièrement sa phrase:

« Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe